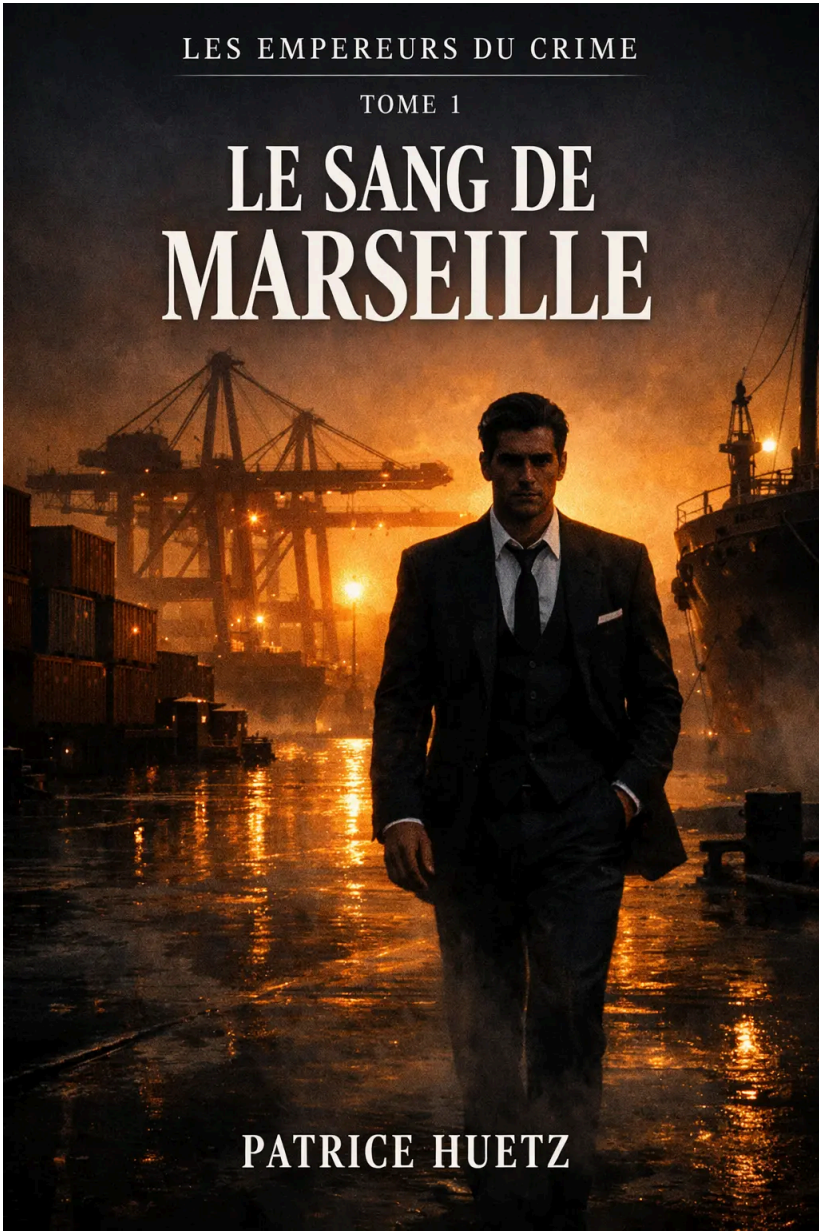


LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 1

LE SANG DE MARSEILLE



PATRICE HUETZ

Les Empereurs du Crime — Le Sang de Marseille

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Baumettes

Juin 1990

Le soleil de juin frappait comme une insulte.

Luca Moretti franchit la dernière porte de la maison d'arrêt des Baumettes et s'arrêta net. Derrière lui, le bruit métallique de la serrure électronique résonna une dernière fois — ce son qu'il avait entendu des milliers de fois pendant cinq ans, mais qui ne résonnerait plus jamais dans sa vie. La lumière méditerranéenne l'aveugla pendant trois secondes — trois secondes où ses pupilles, habituées à la pénombre des coursives et aux néons blafards des cellules, refusèrent de s'adapter. Il ne cligna pas des yeux. Cinq ans de taule lui avaient appris à ne jamais montrer sa faiblesse, même face au soleil.

La chaleur de juin l'enveloppa comme un linceul brûlant — trente-deux degrés à l'ombre, selon la météo du transistor qu'un maton écoutait le matin. L'air sentait le thym, les pins et la liberté.

Le gardien-chef, un type trapu avec une moustache jaunie par le tabac et un uniforme bleu marine taché de sueur, lui tendit un sac en plastique transparent marqué « Effets personnels — Détenu Moretti L. — N° 89-4721 ».

« Tes effets personnels, Moretti. Signe là. »

Luca prit le stylo Bic mâchonné. Sa main ne tremblait pas. Elle n'avait jamais tremblé, même quand il avait vingt ans et qu'il braquait son premier fourgon avec un Beretta 92 dont il n'était même pas sûr qu'il fonctionnait — le percuteur était limé, Marco le lui avait dit après coup. Il signa d'un trait sec, sans regarder le formulaire. Son écriture n'avait pas changé : anguleuse, nerveuse, comme un coup de couteau.

Dans le sac : un portefeuille en cuir craquelé — vide, les huit cents francs qu'il possédait à l'arrestation ayant été « confisqués comme pièces à conviction » — un paquet de Gitanes brunes écrasé, les cigarettes depuis longtemps réduites en poussière de tabac, et une montre. Une Lip Dauphine des années soixante, boîtier chromé terni par le temps, le cadran fêlé en étoile par un choc qu'il n'avait pas vu, les aiguilles figées sur 14h47. L'heure exacte où son père avait cessé de respirer sur le bitume du port de commerce, dix ans plus tôt.

Luca glissa la montre dans sa poche sans la regarder. Il la sentait contre sa cuisse, froide comme un reproche. Froide comme une promesse.

« Tu reviens quand ? » lança le gardien avec un sourire gras qui révélait des dents jaunies par le tabac et le café. « Dans six mois ? Un an ? Les gars comme toi, ils reviennent toujours. C'est leur maison, ici. »

Luca se retourna lentement. Ses yeux gris — couleur de mer avant l'orage, couleur d'acier trempé, couleur de mort — se posèrent sur l'homme comme on pose un couteau sur une gorge. Le gardien sentit quelque chose se glacer dans sa poitrine. Quelque chose qui ressemblait à la peur.

« Degun, dit Luca. Je reviens pour degun. »

Le sourire du gardien s'effaça. Il avait vu des milliers de détenus passer ces portes, des caïds, des tueurs, des psychopathes. Mais quelque chose dans le regard de Moretti était différent. Quelque chose de froid, de calculé, de patient.

Luca traversa le parking sans se retourner. Ses pas résonnaient sur le bitume brûlant. Vingt-cinq ans. Il avait vingt-cinq ans et le monde lui devait tout.

Le bus pour le centre-ville ne passait que toutes les heures. La ligne 23, direction Canebière. Luca avait le temps.

Il longea le mur d'enceinte des Baumettes jusqu'à l'arrêt — un simple poteau rouillé avec un panneau RTM décoloré par le soleil. Le sac plastique pendait au bout de son bras comme un trophée dérisoire. Vingt-cinq ans. Il avait vingt-cinq ans et rien d'autre qu'une montre cassée, un portefeuille vide et la mémoire brûlante de ce qu'on lui avait pris.

Une vitrine de garage automobile — « Garage Marius, Vente et Réparation, Peugeot Agréé » — lui renvoya son reflet. Il s'arrêta. Derrière la vitre crasseuse, une 205 GTI blanche attendait un acheteur qui ne viendrait probablement jamais.

L'homme qui le regardait n'était plus le minot des quartiers Nord. Celui qui était entré aux Baumettes à vingt ans, furieux, impulsif, avec cette rage brute des gamins qui n'ont rien à perdre. Cinq ans de musculation dans la cour — tractions sur les barreaux, pompes dans la cellule, haltères improvisées avec des sacs de sable — avaient sculpté quelque chose de différent. Cinq ans de bagarres étouffées dans les douches, de coups de lame évités de justesse, de hiérarchies carcérales à négocier. Cinq ans de silence calculé, d'observation, de patience.

La mâchoire s'était durcie, taillée au couteau. Une cicatrice fine courait le long de l'os — souvenir d'une lame de rasoir, troisième mois de détention, un Gitan qui voulait établir sa dominance. Il avait fini à l'infirmerie, le Gitan. Luca était resté debout. Les épaules s'étaient élargies, le torse épaissi. Et les yeux — les yeux avaient perdu cette lueur d'impatience qui trahit les jeunes cons. Ils étaient devenus froids. Patients. Calculateurs.

Luca ne baissa pas le regard devant son propre reflet. Il l'avait fait une fois, à vingt ans, quand les flics du SRPJ l'avaient collé au mur après le braquage, les menottes serrées à lui entailler les poignets. Il s'était juré que plus jamais — plus jamais — il ne baisserait les yeux devant quiconque.

Qui es-tu ?

La question flotta dans sa tête comme une fumée de cigarette. Il ne connaissait pas la réponse. Pas encore. Mais il savait ce qu'il refusait d'être : invisible. Un fils de docker écrasé par le système. Un numéro d'écrou — 89-4721 — qu'on oublie dès qu'il franchit la porte. Un de ces fantômes des quartiers Nord qui naissent, survivent et meurent sans que personne ne prononce jamais leur nom.

Il ajusta le col de sa chemise — une chemise qui avait été blanche cinq ans plus tôt, maintenant grisâtre et trop étroite aux épaules, les boutons tendus sur sa poitrine musclée. Dans moins d'un an, il porterait du Brioni. Dans moins de cinq ans, Marseille saurait son nom. Et dans moins de dix ans, l'Europe entière tremblerait en l'entendant.

C'est simple, pensa-t-il en détournant enfin les yeux du miroir. Il suffit d'être prêt à tout. Et je suis prêt.

Le bus sentait la sueur, le diesel bon marché et le tabac froid des passagers du matin. Un vieux Renault Tracer aux sièges en skaï déchiré, climatisation en panne, fenêtres coincées.

Luca s'assit au fond, près de la vitre crasseuse, et regarda défiler les collines sèches de l'arrière-pays marseillais. Le paysage n'avait pas changé en cinq ans. Les pins parasols aux silhouettes tordues par le mistral, les rochers blancs calcaires des calanques, les villas avec piscine des notables de Cassis et d'Aubagne qui ne mettaient jamais les pieds dans les quartiers Nord. Le même ciel d'un bleu cruel, la même lumière méditerranéenne qui rendait tout plus beau et plus brutal à la fois. Tout était exactement comme avant.

Sauf que son père était mort. Et que Luca n'était plus le même.

Le souvenir le frappa sans prévenir, comme toujours — une lame de glace dans le ventre. Il avait quinze ans. C'était un mardi de novembre 1980, le ciel bas et gris comme un couvercle de plomb. Enzo Moretti — son père, pas lui, jamais lui, le prénom était un héritage et une malédiction — rentrait du port après une journée de douze heures à décharger des containers de l'Orient Express, un cargo panaméen chargé de textiles chinois. Il marchait lentement, les épaules voûtées par la fatigue, son bleu de travail taché de cambouis et de sueur. Il n'avait pas vu la Mercedes 280 noire qui l'attendait au coin de la rue Sainte-Barbe, phares éteints, moteur ronronnant.

Trois hommes en étaient sortis. Des Corses, d'après les rumeurs qui avaient circulé dans les bars du quartier pendant des mois. Des types de chez Ferracci — Ange Ferracci, le parrain qui contrôlait le port comme son fief personnel — qui voulaient faire passer un message aux dockers qui refusaient de fermer les yeux sur certaines cargaisons. De l'héroïne, disait-on. Venue de Turquie via Naples. Cent kilos par mois, minimum.

Enzo Moretti avait eu le tort de dire non. Une seule fois. Une seule putain de fois. « Je suis docker, pas passeur », avait-il dit au contremaître qui lui avait proposé mille francs pour détourner le regard. Mille francs — trois semaines de salaire. Et il avait dit non.

Ils l'avaient tabassé pendant huit minutes. Luca savait, parce qu'il avait compté. Chaque seconde. Il était à la fenêtre de leur appartement du cinquième étage, la cité Bellevue, bloc C, paralysé, incapable de descendre, les jambes transformées en plomb. Huit minutes de coups de pied dans les côtes, de barre de fer sur le crâne, de cris étouffés qui s'étaient transformés en gémissements, puis en silence. Les voisins avaient fermé leurs volets. Personne n'avait appelé la police. C'était comme ça, dans les quartiers Nord.

La montre de son père — cette Lip Dauphine qu'il portait depuis vingt ans, un cadeau de mariage — s'était arrêtée à 14h47. Le verre avait éclaté sous un coup de talon. Luca l'avait récupérée sur le corps à la morgue de l'Hôpital Nord, trois jours plus tard. Sa mère n'avait

pas eu la force d'y aller. Elle n'avait plus eu la force de rien, d'ailleurs — ni de cuisiner, ni de travailler, ni de vivre. Elle s'était éteinte deux ans après, d'un cancer du sein qu'elle avait refusé de soigner. « À quoi bon ? » avait-elle dit quand le médecin lui avait annoncé le diagnostic.

Luca serra les dents, les poings crispés sur ses genoux. La colère était là, intacte, aussi brûlante qu'au premier jour. Dix ans n'avaient rien effacé. Cinq ans de prison n'avaient fait que la concentrer, la raffiner, la transformer en quelque chose de plus dangereux que la rage brute. Il avait appris à la contenir, à la canaliser, à la transformer en patience. Mais elle ne s'était jamais éteinte. Elle ne s'éteindrait jamais.

Ferracci.

Le nom résonnait dans sa tête comme une sentence de mort. Ange Ferracci. Cinquante-cinq ans. Parrain corse qui contrôlait soixante pour cent du port de commerce de Marseille. Villa au Roucas-Blanc avec vue sur les îles du Frioul. Mercedes blindée, gardes du corps armés, influence jusqu'à la mairie. L'homme qui avait ordonné la mort d'Enzo Moretti parce qu'un docker avait osé lui dire non.

Luca n'avait jamais pu le prouver. Les témoins s'étaient tus. L'enquête avait été classée. Les trois tueurs n'avaient jamais été inquiétés. Mais il savait. Tout le monde savait.

Et un jour — bientôt — Ferracci saurait aussi ce que ça coûtait de tuer un Moretti.

Le bus descendit vers la ville par la route de la Gineste, serpentant entre les collines calcaires et les lotissements pavillonnaires qui grignotaient la garrigue.

Quand la mer apparut entre deux collines — une bande d'azur éblouissante qui s'élargissait à chaque virage — Luca sentit quelque chose se dénouer dans sa poitrine. La Méditerranée, d'un bleu presque violent sous le soleil de midi, parsemée de voiliers blancs qui

ressemblaient à des mouettes posées sur l'eau. Le Vieux-Port au loin, avec ses barques de pêcheurs aux couleurs vives et ses terrasses où les touristes payaient quinze francs un café — huit fois le prix d'un bistrot des quartiers Nord. Et derrière, comme une cicatrice de béton, les tours des cités qui se découpaient contre le ciel : La Castellane, La Busserine, Félix Pyat. Les quartiers Nord.

Son territoire. Sa prison. Sa promesse.

Il avait grandi là-bas, dans une barre HLM de quinze étages — la cité Bellevue, bloc C, appartement 512 — où les ascenseurs ne marchaient jamais depuis qu'un dealer avait coincé un flic dedans en 1985, et où les petits caïds tenaient les cages d'escalier dès l'âge de douze ans. Guetteurs à dix ans, vendeurs à treize, caïds à seize, morts ou en prison à vingt. C'était comme ça. Le cycle éternel des quartiers.

Il avait fait ses premiers coups là-bas — des braquages de tabacs à l'Estaque, des car-jackings dans les parkings du centre commercial Grand Littoral, des arnaques à la petite semaine avec de faux billets de loterie qui lui avaient rapporté juste assez pour ne pas crever de faim. Sa mère était morte. Il n'avait plus personne. Rien à perdre.

Et puis il y avait eu le fourgon.

Trois cent mille francs en liquide, transport de fonds de la société Brink's pour une bijouterie Mauboussin du centre-ville. Un tuyau filé par Marco Ferrante, son pote d'enfance, dont le cousin travaillait comme vigile à la bijouterie. Le plan était simple : bloquer le fourgon Citroën C35 blindé dans une ruelle du Panier, neutraliser les deux convoyeurs avec des répliques de Beretta, embarquer le fric dans une Renault 5 volée, disparaître dans le dédale des ruelles.

Ça avait foiré.

Un des convoyeurs — un ancien para, ils l'avaient appris après — avait été plus rapide que prévu. Il avait dégainé son Smith & Wesson .38 avant que Luca ait fini sa phrase. Luca avait pris une balle dans l'épaule — il en gardait la cicatrice, une étoile blanchâtre sous la clavicule gauche, qui le faisait encore souffrir les jours de pluie. Les flics du SRPJ les avaient cueillis trois jours plus tard, planqués dans